

L'ILE DE NORDERNEY

— Écrit en 1826. —

Les indigènes sont, pour la plupart, extrêmement pauvres et vivent de la pêche, qui ne commence qu'au mois d'octobre, par les temps orageux. Beaucoup de ces insulaires servent aussi comme matelots sur les navires de commerce étrangers, et restent pendant des années entières éloignés de chez eux, sans donner de leurs nouvelles à leurs familles. Assez souvent ils trouvent la mort dans les flots. J'ai rencontré dans l'île quelques pauvres femmes, dont toute la parenté masculine avait péri de la sorte. Un pareil malheur arrive d'autant plus souvent, que le chef de la famille aime à s'embarquer sur le même navire avec ses fils, ses neveux et petits-neveux.

La navigation a un grand charme pour ces hommes; et pourtant je crois qu'à la maison ils se sentent tous mieux à l'aise. Lors même qu'ils sont allés, sur leurs vaisseaux, dans ces pays méridionaux où le soleil brille

d'un éclat plus joyeux, et où la lune s'épanouit avec des rayons plus féeriques, même alors toutes les fleurs de ces contrées heureuses ne peuvent charmer les regrets de leur cœur; au milieu de la patrie parfumée du printemps, ils sont saisis de douloureux désirs qui les reportent vers leur île de sable, vers leurs petites cabanes, vers le foyer flamboyant où tous les membres de la famille sont accroupis côte à côte, bien enveloppés dans des camisoles de bure, buvant un thé qui ne diffère que par son nom d'une tiède eau de mer, et parlant un baragouin tel, qu'on s'explique difficilement comment ils peuvent le comprendre eux-mêmes.

Le charme qui rattache ces gens si étroitement ensemble dans leur existence sobre et modeste, c'est moins le penchant intime et mystique de l'amour, que le lien de l'habitude, le besoin naturel de vivre les uns de la vie des autres par une espèce de communauté fraternelle de pensée et de sentiment. Une égale hauteur, ou plutôt infinité d'esprit social, leur donne les mêmes besoins et leur propose un même but; une expérience et des opinions conformes amènent entre eux une entente très-facile; et ils se tiennent en bon accord, assis au com du feu, où ils rapprochent leurs sièges quand il fait froid. Quoique muette, la conversation n'est pas moins animée: chacun lit dans les yeux de l'autre, et quand ils parlent, ils savent ce que chacun veut dire avant que les paroles aient quitté ses lèvres. Tous les rapports communs de la vie leur sont présents à la mé-

moire, et par une seule intonation de la voix, par une seule expression du visage, par un seul geste muet, ils excitent entre eux autant de rires ou de larmes, autant de joie ou de recueillement, que nous n'en pouvons provoquer parmi nos semblables que par les plus longues expositions, démonstrations et déclamations. Car nous vivons, à tout prendre, intellectuellement solitaires; chacun de nous, grâce à une éducation particulière et à des lectures particulières, la plupart du temps choisies au hasard, a reçu une direction de caractère différente; chacun de nous, moralement travesti, pense, sent et agit autrement que les autres, et les malentendus deviennent si nombreux parmi nous, que, même dans les plus vastes maisons, la vie en commun devient difficile, et que nous sommes partout à l'étroit, partout inconnus l'un à l'autre, et partout comme transportés sur une terre étrangère.

Souvent des peuples entiers, et même des siècles entiers, ont vécu dans un état de communauté de pensées et de sentiments, tel que nous le voyons chez nos pauvres insulaires de Norderney. C'est peut-être un état semblable d'égalité et d'uniformité d'esprit que l'Église chrétienne et romaine du moyen âge a voulu fonder dans les corporations de toute l'Europe; et voilà sans doute pourquoi elle prit sous sa tutelle tous les rapports sociaux, toutes les forces et toutes les manifestations de la vie, bref l'homme entier, aussi bien l'homme moral que physique. On ne saurait révoquer

en doute que beaucoup de bonheur paisible n'ait été fondé par ce moyen, que l'existence humaine n'ait à cette époque pris un développement plus fervent et plus intime, et qu'en même temps les arts, semblables à des fleurs silencieusement écloses, n'aient déployé alors cette magnificence que nous admirons encore aujourd'hui, et que notre science inquiète et précipitée ne saurait imiter. Mais l'esprit a ses droits éternels, il ne se laisse ni emmailloter par des dogmes, ni endormir par des sons de cloche; il vint à rompre ses langes enfantins, il déchira la lisière de fer à laquelle le menait sa nourrice, l'église romaine; et dans l'ivresse et l'orgueil de la délivrance, il parcourut toutes les régions de la terre, escalada les plus hautes cimes des montagnes, poussa des cris d'allégresse et de victoire, se ressouvint de bien des aspirations et des doutes séculaires, et se mit à méditer les merveilles du jour et à compter les étoiles de la nuit. Nous ne connaissons pas encore le nombre de ces astres qui brillent dans la voûte céleste, nous n'avons pas encore approfondi les mystères curieux de la terre et de la mer: cependant beaucoup de vieilles énigmes sont déjà résolues, nous savons beaucoup, nous devinons davantage. Mais réside-t-il maintenant dans notre âme plus de bonheur qu'autrefois? Nous avouons volontiers que si nous avions en vue la multitude, nous ne pourrions guère répondre affirmativement à cette question; mais nous devons aussi faire l'aveu que le bonheur dû au mensonge n'est

pas un bonheur véritable, et que, dans les quelques moments d'un état d'esprit plus libre et plus divin, où l'homme possède toute sa dignité intellectuelle, il peut jouir d'une plus grande somme de bonheur qu'il ne pouvait éprouver pendant les longues années où il a végété dans l'humble et abrutissante foi du charbonnier.

En tout cas, cette domination de l'Église était un asservissement de la pire espèce. Qui nous garantissait la sincérité de sa bonne intention, telle que je l'ai désignée tout à l'heure? Qui peut prouver qu'il ne s'y soit pas mêlé de temps à autre une intention quelque peu équivoque? Rome a toujours voulu dominer, et lorsque ses légions succombèrent, elle envoya des dogmes dans les provinces. Pareille à une araignée gigantesque, Rome se tenait blottie au centre du monde latin, et enveloppait l'univers de sa toile infinie. Des générations de peuples passaient, à l'abri de cette toile, une vie de naïve et de béate quiétude, en prenant pour la voûte du ciel ce qui n'était qu'un tissu romain. Seulement les esprits plus pénétrants, et doués d'un plus libre essor, se sentaient oppressés et misérables sous cette toile mensongère, et quand ils voulaient la rompre et s'en échapper, alors la rusée grande araignée les attrapait aisément, et suçait le sang le plus intrépide de leur cœur. En vérité, le bonheur imaginaire et brutal de la multitude n'était-il pas acheté trop cher, au prix d'un sang si noble? Grâce à Dieu! les jours de la servitude intellectuelle sont passés. Affaiblie par l'âge, la grande

araignée porte-croix se tient encore comme autrefois abritée entre les piliers crevassés des ruines du Colisée; elle tisse toujours, il est vrai, son ancienne toile, mais ce n'est plus qu'un tissu lâche et fragile, et elle n'y prend plus que des papillons et des chauves-souris, mais non pas, comme jadis, les aigles du Nord.

— Quelle ridicule chose que l'habitude! Au moment de me répandre avec une bienveillance entière sur les intentions de l'église romaine, je me sens tout à coup pris de ce zèle batailleur d'un protestant qui s'évertue à lui attribuer toujours les motifs les plus pernicioeux. Cette divergence d'opinions en moi-même me donne la mesure de la discordance profonde qui règne dans la manière de penser de notre époque. Ce que nous avons admiré hier, nous le haïssons aujourd'hui, et demain peut-être nous le raillerons avec indifférence.

A un certain point de vue, tout est également grand et également petit, et je me souviens des vastes transformations que les temps ont amenées en Europe, lorsque je considère l'état restreint où vivent nos pauvres insulaires. Ceux-ci se trouvent à leur tour placés au seuil d'un temps nouveau, et leur ancienne unité et simplicité d'esprit est menacée d'une altération sensible par la prospérité des bords de mer de cette île; car, dans leurs hôtes étrangers, ils remarquent journellement quelque chose de nouveau, qu'ils ne savent assimiler à leur façon de vivre traditionnelle. Quand, le soir, ils se tiennent devant les fenêtres éclairées de la grande

salle de réunion de l'hôtel des bains, et qu'ils y contemplent le commerce entre les messieurs et les dames, cet échange de regards assez intelligibles et de grimaces de secrète convoitise, la danse dévergondée, la cupidité des joueurs, les succulents diners, etc., etc.; alors il est immanquable qu'un pareil aspect n'allume dans ces hommes des instincts fatals, et n'amène des conséquences fâcheuses. Et celles-ci ne sont nullement compensées par les profits pécuniaires que leur procure l'établissement thermal; car l'argent qu'ils gagnent ne suffit pas pour satisfaire les nouveaux besoins qui s'introduisent chez eux. Voilà ce qui fait naître dans leur existence un trouble profond, une excitation pernicieuse et une grande douleur. Lorsque j'étais encore petit garçon, je sentais toujours de brûlants désirs quand je voyais passer devant moi des marmitons qui portaient, sur des plateaux découverts, de belles et séduisantes tartes qui ne m'étaient pas destinées; plus tard, le même sentiment m'aiguillonnait, quand je voyais se promener devant moi de charmantes dames décolletées comme des déesses de l'Olympe; et, en ce moment, je pense que nos pauvres insulaires, qui vivent encore dans un état d'enfance, ont souvent ici l'occasion d'éprouver de semblables sensations: de sorte qu'il serait désirable que les propriétaires des belles tourtes et des belles dames les couvrirent un peu plus soigneusement, quand ils les exposent aux regards de l'innocente multitude. Tant de friandises découvertes, dont

les pauvres gens ne peuvent repaître que leurs yeux, doivent éveiller fortement leur appétit; et quand les bonnes femmes insulaires se sentent venir, dans leur grossesse, toutes sortes d'envies délicates, et qu'à la fin elles mettent même au monde des enfants qui ressemblent singulièrement aux baigneurs de la saison, on ne doit pas trop s'étonner de pareils accidents. Je ne veux ici aucunement faire allusion à une possibilité de relations immorales. Non; la vertu des insulaires femmes est préalablement assez garantie par leur laideur, et surtout par leur odeur de poisson, qui m'était du moins à moi tout à fait insupportable. Si leurs enfants viennent parfois au monde avec des visages de baigneurs, j'y vois plutôt un phénomène psychologique; et je me l'explique par ces lois à la fois matérialistes et mystiques, que Goëthe a si bien développées dans les *Affinités électives*.

C'est chose remarquable combien de phénomènes énigmatiques de la nature peuvent s'expliquer par les lois dont je viens de parler. Lorsque, l'année dernière, je fus jeté par une tempête sur une autre île de la Frise orientale, j'y remarquai, dans la cabane d'un batelier, une méchante gravure suspendue à la muraille, et intitulée *la Tentation du vieillard*; elle représentait un bonhomme aux cheveux blancs, dérangé dans ses études par l'apparition d'une femme qui sortait d'un nuage jusqu'à ses hanches nues; et, circonstance singulière! je vis que la fille du batelier avait la même

face lubrique que la femme sur cette image. Je citerai encore un exemple du même genre. Dans la maison d'un changeur, où la femme du chef tenait elle-même le comptoir et regardait toujours avec une attention particulière l'empreinte des monnaies, je trouvai que les enfants avaient tous dans leurs figures une ressemblance surprenante avec les plus grands monarques de l'Europe; et quand ils étaient réunis et se disputaient ensemble, je croyais voir un petit congrès.

Voilà pourquoi l'empreinte des monnaies n'est pas une affaire insignifiante pour les hommes d'État. Puisque les gens ont pour l'argent une affection si intime, et qu'ils le contemplent toujours avec une singulière tendresse, les enfants prennent souvent les traits du souverain dont l'effigie y est empreinte, et le pauvre prince se voit alors soupçonné d'être le père de ses sujets. Les Bourbons ont leurs bonnes raisons pour refondre les napoléons; ils désirent ne plus voir parmi leurs Français tant de têtes napoléoniennes. La Prusse est l'État le plus avancé dans la politique numismatique: par un judicieux alliage de cuivre, on sait s'y prendre de manière que les joues du roi sur les petites monnaies nouvelles, deviennent tout de suite rouges, et c'est la raison pourquoi depuis quelque temps les enfants, en Prusse, ont une mine bien mieux portante qu'auparavant, à tel point que c'est un vrai plaisir de regarder leurs florissantes petites figures de *silbergros*.

En mentionnant la corruption de mœurs dont sont

menacés les habitants de cette île, j'ai passé sous silence le rempart spirituel qu'ils possèdent contre le mal, c'est-à-dire leur église. Quel aspect elle offre, je ne saurais le dire exactement, parce que je n'y ai pas encore mis le pied. Dieu sait que je suis bon chrétien, et que souvent je suis même sur le point de visiter sa maison, mais je me vois toujours fatalement empêché d'exécuter mon dessein; il se trouve ordinairement sur mon chemin quelque bavard qui me retient, et quand même je parviens une fois jusqu'aux portes du temple, il m'arrive le malheur que justement ici quelque idée plaisante, quelque grosse bouffonnerie me passe par la tête, et dans une telle disposition d'esprit je regarde comme inconvenant, sinon comme un péché, d'entrer dans le sanctuaire. Dimanche passé, il m'arriva quelque chose de pareil : près du seuil de l'église, je me rappelai, sans savoir comment, certains passages du *Faust* de Goëthe, où celui-ci passe avec Méphistophélès devant une croix, et lui demande :

« Méphisto, es-tu pressé?
Pourquoi baisses-tu les yeux devant la croix ? »

A quoi Méphistophélès répond :

« Je sais bien que c'est un préjugé;
Mais c'est plus fort que moi, la chose me répugne. »

Ces vers ne sont imprimés, que je sache, dans aucune édition de *Faust*, et ils n'étaient connus que de

feu le conseiller de la cour Moritz, qui les avait lus dans le manuscrit de Goethe, et qui les communiqua dans son roman, de *Philippe Reiser*. Ce roman déjà complètement oublié, contenait l'histoire de l'auteur, ou plutôt l'histoire de quelques cent thalers que l'auteur n'avait pas, et par le manque desquels sa vie entière ne devint qu'une suite de privations et de désenchantements. Cependant les prétentions du malheureux n'étaient rien moins qu'immodestes; par exemple, encore jeune homme il avait le désir de se rendre à Weimar et de se faire le domestique de l'auteur de *Werther*, à quelques conditions que ce fût, dans le seul but de vivre dans le voisinage de celui qui, d'entre tous les hommes sur terre, avait produit sur son âme la plus forte impression.

Chose étonnante! déjà à cette époque, Goethe excitait un pareil enthousiasme, et pourtant ce n'est que notre troisième génération qui se trouve en état de comprendre sa véritable grandeur.

Mais cette génération a produit en même temps des hommes du cœur desquels ne suinte que de l'eau pourrie, et qui par conséquent voudraient aussi obstruer dans le cœur d'autrui toutes les sources jaillissantes d'un sang frais et juvénile; des hommes aux sensations et aux jouissances éteintes, qui calomnient la vie et cherchent à dégoûter les autres de toutes les magnificences de ce monde. Dans ce but, ils dépeignent les plaisirs terrestres comme des appâts étalés par l'esprit du mal pour nous induire en tentation de la même

manière qu'une rusée maîtresse de maison laisse parfois exposé, pendant son absence, le sucrier avec les petits morceaux de sucre soigneusement comptés, afin d'éprouver l'abstinence de la servante.

.
.

Dans ce moment tous les baigneurs ont déjà déserté l'île. Le bruit de la mer bourdonne sans cesse dans mes oreilles; il souffle un vent de nord-est très-violent, et les sorcières méditent sans doute bien des tours de malice. On se raconte ici de singulières légendes au sujet des sorcières qui savent évoquer la tempête, et il règne en général beaucoup de superstition sur ces côtes de la mer du Nord. Les marins prétendent que plusieurs îles sont sous la domination secrète de certaines sorcières, à la méchanceté desquelles il faut attribuer les nombreux sinistres et revers qui arrivent aux vaisseaux navigateurs dans ces parages. Lorsque, l'année dernière, je me trouvai en mer pendant quelque temps, le pilote de notre bâtiment me raconta que les sorcières étaient surtout puissantes dans l'île de Wight, et que, si un vaisseau voulait y passer pendant le jour, elles chercheraient à le retenir jusqu'au soir, pour le faire chavirer sur les dunes ou pour le jeter contre les récifs dans l'obscurité. Aïers pendant la nuit, dit-il, on entend les sorcières traverser l'air en bruissant et en poussant des mugissements autour du navire qui est ballotté d'une manière si effroyable que le *klabotermann* lui-même ne peut qu'à

grand'peine résister au manège de la troupe infernale. Comme je demandai qui était le *klabotermann*, le narrateur me raconta d'un ton très-sérieux : « C'est le bon et invisible patron des vaisseaux, qui empêche qu'il n'arrive un malheur aux marins honnêtes et sobres; il regarde lui-même partout si les choses sont en bon ordre, et il a soin d'assurer une heureuse traversée. » Le pilote à qui je dois ce renseignement, ajouta d'une voix mystérieuse : « Vous pouvez l'entendre très-bien vous-même dans l'intérieur du navire, où il s'occupe d'arrimer mieux les marchandises; c'est ce qui cause le craquement des tonneaux et des caisses, quand la mer est houleuse, ainsi que le bruit sourd qui se fait par moments dans les planches et les poutres de la carène; parfois aussi le *klabotermann* donne des coups de marteau à l'extérieur du bâtiment, et c'est pour avertir le charpentier d'aller sans retard réparer quelques planches endommagées; mais il aime surtout à se percher sur le mât de perroquet, pour indiquer qu'un vent favorable souffle ou doit souffler bientôt. » A ma question, si l'on ne pouvait voir le *klabotermann*, le marin répondit : « Non, on ne le voit pas, et personne ne désire le voir, parce qu'il ne se montre qu'au moment où il n'y a plus aucun moyen de salut. » Le brave homme avoua, il est vrai, qu'il ne s'était pas trouvé lui-même en un pareil cas, mais il prétendit savoir de la bouche de quelques-uns de ses confrères qu'on entendait alors le *klabotermann* parler, du haut du mât de perroquet,

aux esprits des eaux qui lui sont soumis, et qu'au moment où la tempête devenait trop forte et le naufrage imminent, il se placait sur le timon du gouvernail, et se montrant alors pour la première fois aux yeux de l'équipage, il disparaissait en brisant en mille éclats le gouvernail; mais ceux qui le voyaient dans ce moment terrible, ajouta le pilote, trouvaient aussitôt la mort dans les flots.

Le capitaine du navire, qui avait écouté cette narration, se prit à sourire malicieusement et d'un air plus fin que je ne l'en aurais cru capable d'après son visage rude et hâlé, et il m'assura que la croyance au *klabotermann* avait été si forte en mer il y a cinquante ans, qu'alors, aux heures des repas, on mettait toujours à table un couvert à son intention, qu'on allait jusqu'à faire semblant de lui servir de chaque mets ce qu'il y avait de plus succulent, et que, même sur quelques vaisseaux, pareille chose se pratiquait encore aujourd'hui.—

Je me promène souvent ici au bord de la mer, et je songe à ces contes merveilleux, que les marins se transmettent d'âge en âge. Le plus effrayant de ces contes est sans doute l'histoire du *Hollandais volant* que l'on voit passer pendant la tempête, cinglant à toutes voiles, et qui par moments met une chaloupe à l'eau, pour charger les navires qu'il rencontre de toutes sortes de lettres, qu'ensuite on ne sait faire parvenir en mains propres, parce qu'elles sont adressées à des personnes mortes depuis bien longtemps. Quelquefois aussi je

songe à la vieille et charmante légende du jeune pêcheur qui avait épié au bord de la mer la ronde nocturne des nixes, et qui plus tard parcourait le monde entier avec son violon, et mettait partout les hommes en extase, en leur jouant la ravissante mélodie de la valse des ondines.

Ce qui offre un charme particulier, c'est de croiser autour de l'île. Mais il faut que le temps soit beau, que les nuages en défilant prennent des formes fantastiques, et que l'on se trouve soi-même étendu sur le dos dans l'embarcation, pour contempler le ciel à son aise; il faut aussi, si c'est possible, que l'on ait un peu de ciel dans le cœur. Alors les vagues murmurent à nos oreilles toutes sortes de refrains étranges, toutes sortes de mystérieuses paroles qui éveillent des souvenirs chéris, toutes sortes de noms qui résonnent dans l'âme comme de doux pressentiments — « Evelina ! » Puis des navires viennent à passer, et les voyageurs se saluent amicalement, comme s'ils devaient se revoir tous les jours. Seulement la nuit, il y a quelque chose d'inquiétant à rencontrer en mer des vaisseaux étrangers; l'on s'imagine alors voir passer là en silence ses meilleurs amis, dont on a été depuis longtemps séparé, et que maintenant, vous semble-t-il, l'on perd à tout jamais.

J'aime la mer comme mon âme.

Souvent il me paraît même que la mer est véritablement mon âme. En effet, ainsi que dans la mer il y a des plantes aquatiques cachées, qui ne se montrent à

sa surface qu'au moment où elles s'épanouissent, et qui s'y enfoncent de nouveau lorsqu'elles se fanent : ainsi surgissent parfois des profondeurs de mon âme de merveilleuses images de fleurs, de fleurs aux yeux bleus et aux lèvres vermeilles, lis de pudeur et roses de beauté, qui répandent leurs parfums et disparaissent de nouveau — « Evelina ! »

On dit que non loin de l'île, où il n'y a rien que de l'eau aujourd'hui, se trouvaient autrefois les plus belles villes et bourgades, mais qu'un jour la mer les submergea toutes subitement, et que les bateliers voient encore, par des temps clairs et calmes, les flèches étincelantes des églises englouties par les flots ; plus d'un prétend y avoir entendu par des matinées de dimanche retentir le pieux carillon des cloches. La légende est vraie, car la mer est mon âme — et je peux dire comme mon ami Muller :

« Un monde charmant est englouti là ;
Les débris sont restés debout dans le fond,
Et ils apparaissent souvent dans le miroir de mes rêves
Comme des étincelles d'or merveilleuses —

— Et parfois en m'éveillant j'entends de lointains sons de cloche et des chants sacrés, et le nom « Evelina ! »

Lorsqu'on se promène sur le rivage, les navires qui passent présentent un aspect ravissant. Avec leurs blanches voiles déployées, ils ont l'air de gigantesques cygnes qui nagent. Ce spectacle est surtout magnifique

quand le soleil se couche derrière le bâtiment flottant , où celui-ci paraît entouré d'une auréole céleste.

La chasse le long de la côte procure également , dit-on , un très-grand plaisir , que , pour ma part , cependant , je ne sais pas beaucoup apprécier. L'homme peut acquérir par l'éducation le sentiment du noble , du beau et du bon ; mais le goût pour la chasse est une qualité héréditaire qui repose dans le sang. Quand les ancêtres d'une famille ont de temps immémorial tiré sur des chevreuils ou sur d'autres pauvres bêtes , le petit-fils trouve aussi du plaisir à cette noble occupation. Comme mes aïeux à moi n'ont pas été du côté de ceux qui chassaient , mais plutôt de ceux qui étaient pourchassés , je sens toujours mon sang se révolter quand je dois tirer sur les descendants des anciens collègues de mes pères. Je sais même par expérience acquise sur le terrain , que , s'il le faut , il m'en coûte beaucoup moins de tirer sur un chasseur capable de regretter les temps où les hommes aussi faisaient partie des divertissements de la haute vénerie. Grâce à Dieu ces temps sont passés ! S'il prend de nos jours envie à de pareils veneurs de chasser encore un homme , ils sont forcés de le payer , comme ils ont dû le faire , par exemple , pour le coureur que je vis à Göttingue il y a deux ans. Le pauvre diable s'était déjà assez fatigué à courir par la chaleur accablante d'un jour de dimanche , lorsque plusieurs jeunes gentils-hommes du Hanovre , qui faisaient leurs humanités à l'université de Göttingue , lui offrirent quelques écus

pour l'engager à parcourir encore une fois le chemin qu'il avait fait. La condition était dure, mais l'homme était pauvre. Et l'homme courut; il était pâle comme la mort, et il portait une jaquette rouge; et sur ses talons galopèrent, dans un tourbillon de poussière, les nobles jeunes gens, bien nourris et rayonnants de satisfaction, sur des magnifiques coursiers dont les sabots atteignaient par moments l'homme pourchassé et haletant; et c'était un homme!

A titre d'essai, car il faut que j'aguerrisse un peu mon sang roturier, j'allai hier à la chasse. Je tirai sur quelques mouettes qui voltigeaient près de moi avec trop d'assurance, car ces étourdies ne pouvaient point savoir positivement que j'étais un mauvais chasseur. Je ne voulais pas les atteindre, je voulais seulement les avertir d'être une autre fois mieux sur leurs gardes devant des hommes armés de fusils; mais mon coup manqua, et j'eus ainsi le malheur de tuer une jeune mouette. Heureusement ce n'en était pas une vieille; car qu'est-ce que seraient devenues les pauvres petites mouettes qui, nues et faibles, sont encore couchées dans leur nid de sable sur la grande dune, et qui sans leur mère périeraient de faim? J'avais déjà eu le pressentiment qu'il m'arriverait un malheur à la chasse; un lièvre était venu traverser mon chemin.

Je me sens surtout agité de singuliers sentiments, quand je me promène seul, au crépuscule du soir, le long du rivage, — derrière moi la plaine mamelonnée

des dunes, devant moi la mer houleuse et immense, et au-dessus de ma tête le ciel, comme une gigantesque coupole de cristal. Je me parais alors à moi-même petit comme une fourmi, et cependant mon âme s'étend et devient vaste comme le monde. La simplicité sublime de la nature, telle qu'elle m'environne ici, me dompte et m'élève en même temps, avec un effet si puissant que je n'en ai jamais éprouvé de semblable dans une autre enceinte grandiose. Jamais cathédrale ou basilique n'a été pour moi assez vaste; mon âme avec son antique prière de Titan s'élançait toujours plus haut que les piliers gothiques, et elle tendait toujours à percer le dôme pour se répandre dans l'espace. Sur le pic de la montagne de *Rosstrappe*, les colosses de rochers qui m'entouraient par groupes hardis, m'ont au premier aspect assez imposé; mais cette impression ne dura pas longtemps, mon âme ne fut que surprise au lieu d'être domptée, et ces prodigieuses masses de pierre se rétrécirent insensiblement à mes yeux, de telle sorte qu'à la fin elles ne me semblèrent plus que les ruines de quelque chétif palais dans lequel, s'il était encore debout, mon âme se trouverait trop étroitement hébergée.

Quand je me promène la nuit au bord de la mer, et que j'écoute le chant des vagues qui éveille en moi toutes sortes de souvenirs et de pressentiments, il me semble que j'ai été autrefois placé sur une hauteur céleste où mon âme embrassait la connaissance entière du passé, mais que, saisi de vertige et d'effroi, je suis

tomblé sur la terre. Je crois me rappeler aussi dans de semblables moments que mes yeux étaient jadis si perçants et si clairvoyants, que j'ai vu cheminer les étoiles en grandeur naturelle le long de la voûte des cieux et que parfois j'ai été ébloui par tout cet éclat tournoyant. Comme du fond des siècles, surgissent alors dans mon esprit toutes sortes de pensées, des pensées de sagesse primitive et fatidique, mais elles sont si nébuleuses que je ne puis reconnaître ce qu'elles veulent me dire. Je sais seulement que toute notre science humaine, nos aspirations et nos efforts, doivent paraître, aux yeux de quelque esprit supérieur, aussi petits et aussi nuls que m'a semblé cette araignée que je contemplais souvent dans la bibliothèque de Gættingue. Sur un in-folio de l'histoire universelle, elle se tenait blottie en filant assidûment sa toile, et elle regardait son entourage avec une assurance philosophique, avec toute la morgue érudite des professeurs de l'université, et elle aussi était fière de ses connaissances mathématiques, de ses travaux savants et de ses élucubrations solitaires — Et pourtant elle ne savait rien de toutes les merveilles renfermées dans le livre sur lequel elle était née, sur lequel elle avait passé toute sa vie, et sur lequel elle mourra aussi, si le vieux Stiefel, le bibliothécaire, ne vient pas un jour à pas de loups l'assaillir subitement et la chasser de son domaine.

Un grand connaisseur de l'archéologie germanique qui se trouvait dernièrement aux bains de Norderney,

prétendit qu'on avait jadis célébré en ce lieu le culte de Hertha ou plutôt de Forsète, dont Tacite parle d'une façon si mystérieuse. Pourvu que les anciens correspondants des journaux romains, d'après lesquels Tacite a fait son récit, ne se soient pas trompés en prenant par hasard une voiture de baigneur pour le char sacré de la déesse!

Les voitures de l'établissement des bains, ces fiacres de la mer du Nord, ne vont ici que jusqu'au bord de l'eau, et consistent pour la plupart simplement en quatre pieux de bois, tendus de toile cirée. A présent, pour la saison d'hiver, elles sont remisées dans le salon, et elles y tiennent sans doute entre elles des conversations aussi sèches et aussi gommées, que le beau monde qui naguère se prélassait encore dans ces salles.

Quand je dis le beau monde, je n'entends point désigner par là les bons bourgeois de la Frise orientale, ce peuple aussi prosaïque que le sol qu'il habite, et qui ne sait ni chanter ni gazouiller, mais qui possède cependant un talent supérieur à tous les fredons de la poésie, un talent qui ennoblit l'homme et l'élève au-dessus de ces hobereaux et gentillâtres qui s'imaginent seuls être nobles; je veux dire le talent de la liberté. A l'exception de la période du règne des chefs héréditaires, les frisons étaient toujours libres, l'aristocratie ne fut jamais prédominante dans la Frise; de tout temps très-peu de familles nobles ont habité ce pays, et l'influence de la noblesse hanovrienne, qui s'y répand actuel-

lement, grâce aux emplois militaires et administratifs remis entre leurs mains, attristé plus d'un libre cœur frison.

Les plaintes générales qui s'élèvent contre l'orgueil nobiliaire de l'aristocratie hanovrienne, concernent surtout l'aimable jeunesse de certaines familles qui gouvernent le pays de Hanovre, ou qui croient du moins le gouverner indirectement. Mais ces nobles jeunes gens corrigeraient bientôt leurs défauts de race, s'ils jouissaient d'une meilleure éducation, et qu'ils apprissent aussi un peu ce qui se passe chez d'autres peuples. On les envoie, il est vrai, à Göttingue; mais là ils se renferment dans leur cercle aristocratique, et ne parlent que de leurs chiens, de leurs chevaux et de leurs aïeux; ils fréquentent très-peu les cours d'histoire moderne, et lors même qu'ils y assistent, leur esprit est prévenu et fasciné par l'aspect de la *table des comtes*, cette place à part qui est réservée exclusivement aux étudiants de haute naissance. Cette table des comtes caractérise bien l'esprit servile de l'université de Göttingue. Vraiment, par une meilleure éducation de la jeunesse hanovrienne, on pourrait écarter bien des griefs. Mais les jeunes deviennent comme les vieux; c'est la même outrecuidance, c'est la même folie: de vouloir couvrir le manque de mérite propre par celui des ancêtres; la même illusion sur les mérites de ces aïeux, qui, surtout dans le pays d'Hanovre, ont parfois dû leur élévation par leurs bassesses de courtisans et par la prostitution de leurs

nobles épouses, courtisanes éhontées, comme les Schulenburg, les Kielmansegge et les Platen. Très-peu de ces jeunes gens, orgueilleux de leurs arbres généalogiques, seraient en état d'indiquer exactement ce que leurs aïeux ont fait de bon et d'honorable, et ils se bornent à montrer que leur nom se trouve inscrit dans le *Livre des tournois* de Ruxner. Si, au lieu de l'*Iliade*, nous avions seulement une nomenclature des héros qui ont campé devant Troie, et que l'un ou l'autre de ces noms existât encore aujourd'hui, — combien l'orgueil aristocratique de messire de Thersite ne saurait-il pas se gonfler ! Quant à la pureté du sang, je n'en veux pas parler du tout ; les philosophes et les palefreniers ont là-dessus des pensées bien drôles.

Il y avait également ici cette année des personnes principales, et je dois avouer que ces sérénissimes personnages, dans leurs prétentions, étaient plus modestes que la noblesse inférieure. Mais si cette modestie réside dans le cœur de ces princes, ou si elle est seulement produite par leur déchéance et leur fausse position actuelle, c'est ce que je ne déciderai point. Je ne dis cela toutefois qu'à l'égard des princes allemands médiatisés. On a fait dans les derniers temps un grand tort à ces malheureux, en les dépouillant d'une souveraineté à laquelle ils avaient autant de droit que les autres princes plus puissants qu'eux, à moins qu'on ne veuille admettre que ce qui ne peut se maintenir par sa propre force n'a pas le droit d'exister. Mais, pour l'Allemagne tant morcelée, ce fut

un bienfait, de voir bon nombre de ces tout petits despotes forcés de descendre de leurs tout petits trônes. Le nombre des princes souverains qui nous reste est encore assez grand, et je ne comprends pas comment mes pauvres Allemands peuvent nourrir tout ce tas de principicules. J'espère que l'Amérique nous débarrassera un jour, du moins en partie, de ce fardeau. Car tôt ou tard les présidents des États libres de là-bas se transformeront sans doute en autant de souverains, et alors ces messieurs manqueront d'épouses revêtues d'avance d'un certain vernis légitime, et ils seront contents de nous voir leur céder nos princesses. Loin de nous y opposer, nous leur donnerons sur chaque demi-douzaine la septième *gratis*, et nos chers petits princes pourront trouver plus tard également de l'emploi chez les filles de ces nouveaux monarques de l'Amérique. Pour cette raison, les princes médiatisés de l'Allemagne ont agi très-prudemment, en se réservant du moins le droit d'égalité de rang par rapport à la naissance; et dans l'ordre social des familles souveraines de l'Europe, sinon dans l'ordre politique de puissance réelle, ils sont les égaux des princes régnants. Oui, ils se sont réservé ce privilège, parce qu'ils savaient que l'Allemagne a été de tout temps le grand haras princier, destiné à pourvoir toutes les maisons souveraines qui l'avoisinent du nombre requis de cavales et d'étalons de haute lignée.

Partout où l'on prend les eaux, c'est un droit coutumier pour les hôtes restants de critiquer un peu verte-

ment ceux qui sont partis; et comme je suis le dernier qui séjourne encore ici, j'ai sans doute pu me permettre d'exercer ce droit dans toute sa plénitude.

.

.

Mais l'île est maintenant si déserte que je me semble à moi-même solitaire, comme Napoléon sur Sainte-Hélène. Seulement j'ai trouvé ici un sujet de distraction qui manquait à Napoléon dans sa solitude; car ce sont les récits sur le grand empereur lui-même, dont je m'occupe ici. Un jeune Anglais m'a communiqué le livre du capitaine Maitland, qui vient de paraître. Ce marin raconte en détail comment Napoléon s'est rendu à lui, et comment il s'est comporté sur le *Belléophon*, jusqu'au jour où, sur l'ordre du ministère anglais, il fut conduit à bord du *Northumberland*. Il résulte de ce livre, d'une façon claire comme le soleil, que l'Empereur, avec une confiance romantique dans la générosité de la Grande-Bretagne, et animé du désir de donner enfin le repos au monde, se rendit au milieu des Anglais plutôt comme hôte que comme prisonnier. Ce fut une faute dans laquelle aucun autre ne serait tombé, et certes moins que tout autre le feld-maréchal Wellington. Mais l'histoire dira que cette faute était bien belle, bien admirable, bien sublime, et que pour la commettre il a fallu à Napoléon plus de grandeur d'âme que nous autres nous n'en pouvons jamais déployer pour aucun de nos hauts faits.

La raison pour laquelle le capitaine Maitland publie aujourd'hui son livre ne paraît pas autre que ce besoin d'ablution morale qu'éprouve tout homme d'honneur que son mauvais sort a impliqué dans une affaire équivoque. Le livre, en lui-même, est un document précieux pour l'histoire de la captivité de Napoléon, qui forme le dernier acte de sa vie, acte qui explique admirablement les énigmes des précédents, et, comme le doit faire une véritable tragédie, apitoie, purifie et réconcilie l'âme. La différence de caractère des quatre écrivains qui nous redisent cette captivité, surtout telle que cette différence se manifeste dans le style et dans l'appréciation des faits, se révèle par la comparaison.

Maitland, l'impassible marin anglais, consigne les événements sans prévention et avec ponctualité, comme si ce fussent des faits météorologiques qu'il inscrivit sur le livre de Loch de son vaisseau. Las Cases, chambellan enthousiaste, se met, à chaque ligne qu'il écrit, aux pieds de l'empereur, non comme un moujik russe, mais comme un Français libre, auquel l'admiration d'une grandeur héroïque et la dignité d'une gloire inouïe font involontairement plier le genou. O'Méara le médecin, Irlandais de naissance, tout anglais au fond, et comme tel, ancien ennemi de Napoléon, mais reconnaissant enfin les droits impériaux du malheur, écrit franchement, sans art, avec la seule force du fait, presque en style lapidaire. Tout au contraire, elle n'est pas un style, mais bien un stilet, la manière acérée et poignante du docteur

Antommarchi, le médecin français né en Italie et imbu de la colère et de la poésie de son-pays natal.

Les deux peuples anglais et français ont fourni de chaque côté deux hommes d'esprit ordinaire et non corrompus par le pouvoir régnant, et ce jury a jugé l'empereur, et son verdict est : « Immortel, éternellement admiré, éternellement regretté. »

Beaucoup de grands hommes ont déjà passé sur cette terre; nous voyons çà et là les traces brillantes de leurs pieds, et aux heures solennelles ils apparaissent à notre âme comme de vaporeuses images; mais l'homme grand comme eux voit bien plus distinctement ses prédécesseurs. A quelques étincelles qui sont restées de leurs pas lumineux, il reconnaît leur action la plus secrète : la tradition d'une seule de leurs paroles lui découvre tous les replis de leur cœur; et c'est ainsi que vivent, dans une intimité mystérieuse, les grands hommes de tous les temps. Ils se saluent au-dessus des siècles, échangent entre eux des regards significatifs, et leurs yeux se rencontrent sur les tombeaux des générations qui se sont pressées dans les temps qui les séparent, et ils se comprennent et s'aiment. Pour nous autres petits, qui ne pouvons avoir des relations aussi intimes avec les grands hommes du passé, dont nous n'apercevons que très-rarement les vestiges et les formes nuageuses, il est d'un prix inestimable d'apprendre sur un tel géant assez de choses pour qu'il nous soit facile de le concevoir avec toute sa grandeur dans notre âme, qui s'élar-

git par cette conception. Napoléon Bonaparte est pour nous un tel homme. Nous savons sur lui, sur sa vie et sur ses actes, plus que sur les autres grands de la terre, et chaque jour nous en apprenons davantage. Nous voyons déterrer lentement cette statue divine engloutie, et à chaque pelletée du limon terrestre dont on la dégage, s'accroît notre joyeux étonnement sur les proportions et sur la magnificence des nobles formes qui se découvrent, et les foudres de ces ennemis qui voudraient broyer cette grande figure, ne servent qu'à l'éclairer d'un jour plus brillant. C'est ce qui arrive surtout à madame de Staël, qui, dans toute son aigreur, ne dit pourtant pas autre chose, sinon que l'empereur n'était pas un homme comme les autres, et que son esprit ne peut être apprécié avec aucune des mesures ordinaires.

C'est d'un esprit semblable que Kant veut parler, quand il dit que nous pouvons nous figurer une intelligence qui, n'étant pas comme la nôtre, d'une nature discursive, mais bien intuitive, va de la généralité synthétique, de la contemplation du tout, à l'analyse des parties. Or, ce que nous ne reconnaissons que par les longues analyses de la réflexion, et après des séries entières de conséquences, cet esprit l'avait envisagé et complètement embrassé dans le même instant. De là, le don qu'il eut de comprendre son siècle, d'en rajoler l'esprit, de ne jamais le blesser trop et de l'utiliser sans cesse.

Comme d'ailleurs l'esprit de ce siècle n'est pas seulement révolutionnaire, mais qu'il a été formé par le concours des deux esprits opposés, de celui de la révolution et de celui de la contre-révolution, Napoléon n'a jamais agi tout à fait, ni en révolutionnaire, ni en contre-révolutionnaire, mais toujours dans le sens des deux esprits, des deux principes, des deux tendances, qui se réunissaient en lui. Son action fut donc toujours simple et grande; jamais d'une rudesse convulsive, mais calme comme la nature. Aussi n'intrigua-t-il jamais en détail, et ses coups furent toujours dirigés par son art de comprendre les masses et de les conduire. Ce sont les esprits petits et analytiques qui ont du goût pour les intrigues embrouillées et lentes, tandis que les esprits synthétiques et intuitifs savent, d'une manière prodigieuse, combiner les moyens que leur offre le présent de telle sorte qu'ils puissent en tirer tout de suite parti pour leur but. Les premiers échouent très-souvent, parce qu'aucune prudence humaine ne peut prévoir tous les hasards de la vie, et que les circonstances n'ont jamais une longue stabilité. Les hommes intuitifs, au contraire, font réussir leurs projets très-facilement, parce qu'ils n'ont besoin que de se rendre un compte exact du présent, et qu'ils agissent si promptement que le moment ne peut éprouver, du mouvement des flots de la vie, aucune variation soudaine, imprévue.

C'est pour nous une bonne fortune que Napoléon ait justement vécu à une époque qui a une vocation parti-

culière pour l'histoire et pour les recherches de documents; au moyen des mémoires des contemporains, il nous restera peu de chose à connaître sur Napoléon, et chaque jour s'accroît le nombre des écrits historiques destinés à le représenter, plus ou moins en rapport avec le reste du monde. L'annonce d'un semblable livre de la plume de Walter Scott excite en conséquence la curiosité la plus impatiente.

Tous les admirateurs de Scott doivent trembler pour lui, car un pareil livre peut devenir la campagne de Russie de cette gloire qu'il a laborieusement acquise, par une suite de romans historiques qui ont remué tous les cœurs de l'Europe plus par leur sujet que par leur force poétique. Ce sujet n'est pas seulement une plainte élégiaque sur la magnificence nationale de l'Écosse déposée peu à peu par des mœurs, par une domination et des idées étrangères; mais c'est la grande douleur qu'excite la perte des originalités nationales qui disparaissent dans l'uniformité de la civilisation moderne, douleur dont tressaillent tous les peuples d'Europe; car les souvenirs nationaux ont, dans le sein des hommes, des racines plus profondes qu'on ne le croit communément. Qu'on essaie seulement de déterrer les vieilles statues, et le vieil amour éclôt en une nuit avec ses fleurs. Ceci n'est pas une figure de langage, mais un fait réel. Quand Bulloc déterra, il y a quelques années, une ancienne idole païenne à Mexico, il trouva le lendemain que cette statue de pierre avait été couronnée

de fleurs pendant la nuit. Et pourtant l'Espagne avait détruit avec le fer et le feu les vieilles croyances dans le cœur des Mexicains, et depuis trois siècles elle avait retourné et labouré les âmes qu'elle ensemençait avec du christianisme. Ce sont de semblables fleurs qui s'épanouissent aussi dans les compositions de Walter Scott. Ces compositions elles-mêmes réveillent les anciens sentiments, et de même que jadis à Grenade, les hommes et les femmes se précipitaient hors de leurs maisons avec des hurlements de désespoir quand résonnait dans les rues la chanson de l'entrée du roi maure, au point qu'il fut défendu, sous peine de mort, de la chanter, ainsi le ton qui règne dans les compositions de Scott a douloureusement ému tout un monde. Ce ton vibre dans les cœurs de notre noblesse qui voit tomber ses châteaux et son blason; il résonne dans le cœur du bourgeois dont la vie intime et étroite de ses aïeux est envahie par une *modernité* vague et incommode; il retentit dans les cathédrales catholiques d'où la croyance s'est enfuie, et dans les synagogues des rabbins que désertent les croyants; il retentit en échos sur toute la terre, jusque dans les bois odoriférants de l'Indostan, où le Bramin déplore en soupirant l'agonie de ses dieux, la destruction de leur antique et saint empire, et la victoire complète des Anglais.

Mais ce ton, le plus puissant de tous, que le barde écossais fait rendre à sa harpe gigantesque, n'est pas celui qui convient au chant impérial de Napoléon,

l'homme nouveau, l'homme des temps modernes, l'homme où s'est réfléchi avec tant d'éclat ce temps nouveau, que nous en sommes presque éblouis et que nous oublions volontiers le passé déchu et ses lueurs éteintes. Il est probable que Scott, fidèle à sa prédilection, saisira de préférence l'élément stable du caractère de Napoléon, le côté contre-révolutionnaire de son esprit, tandis que d'autres écrivains n'apprécient en lui que le principe révolutionnaire.

Mais on ne peut tracer d'avance ses voies au véritable génie : elles sont en dehors de tout calcul critique, et l'on peut regarder comme un innocent jeu d'esprit le prononcé de mon jugement anticipé, ou plutôt ma prédiction hasardée, sur l'histoire de l'Empereur, de Walter Scott. On ne peut prédire avec certitude qu'une seule chose ; le livre sera lu en Angleterre comme en France, et nous autres Allemands nous ne manquerons pas de le traduire.

Nous avons aussi traduit Ségur. N'est-ce pas que c'est là un beau poème épique, ce livre de Ségur ? Nous autres Allemands, nous écrivons aussi des poèmes épiques, mais les héros n'existent que dans notre imagination. Les héros de l'épopée française sont au contraire des héros véritables, qui ont accompli des actions bien plus grandes, et éprouvé des souffrances bien plus cruelles que nous n'en pouvons rêver dans nos mansardes littéraires. Et cependant, nous avons beaucoup d'imagination et les Français n'en ont guère. Peut-être le Bon Dieu a-t-il, à cause

de cela, accordé aux Français une compensation d'un autre genre. Il leur suffit de raconter fidèlement ce qu'ils ont vu et fait pendant les trente dernières années, et ils ont une littérature personnelle, comme aucun peuple et aucun siècle n'en a encore produit; ces mémoires d'hommes d'État, de soldats et de nobles femmes qu'on publie chaque jour en France, forment un cycle de traditions qui donnera à la postérité suffisamment à réfléchir et à chanter, et rayonnera autour de la vie du grand empereur, laquelle s'élèvera au centre comme une colonne gigantesque. L'histoire de la campagne de Russie par Ségur est un chant, un chant national français qui appartient à ce cycle de traditions, et qui, pour le ton comme pour le sujet, ressemble aux chants épiques de tous les temps, et ne leur est pas inférieur. Une race héroïque évoquée sur le sol de France par la formule magique : *liberté! égalité!* a, comme dans une marche triomphale, enivrée de gloire, et conduite par le dieu même de la gloire, parcouru le monde, le monde épouvanté et exalté par ses hauts faits. Elle danse enfin sa bruyante pyrrhique sur les champs de glaces du Nord qui se brisent sous ses pieds, et les fils du feu et de la liberté périssent par le froid et par les mains des serfs barbares.

C'est toujours une semblable description de l'écrasement ou de la ruine longtemps prophétisée d'un monde héroïque qui fait le sujet des épopées de tous les peuples. Sur les rochers d'Ellore et dans d'autres grottes sacrées

sont gravées de pareilles catastrophes épiques, en niéroglyphes gigantesques, dont la clef se trouve dans le mahabarata. Le Nord a, dans un langage non moins lapidaire, dans son Edda, également raconté la chute des dieux. Le chant des Niebelungen célèbre la même fatalité, et sa fin offre même une ressemblance particulière avec la description de l'incendie de Moscou, par Ségur. Le chant de Roland à Roncevaux, dont les paroles se sont éteintes dans le tumulte des siècles, mais dont la tradition vit encore, et qui, naguère, a été rappelé à la vie par la magique conjuration d'un des plus grands poètes de la patrie allemande, Karl Immermann; ce chant est toujours la même histoire de malheur. Et le chant d'Iliou; combien le vieux thème s'y montre éclatant et magnifique! et pourtant il n'est ni plus sublime, ni plus douloureux que le chant national français où Ségur a déploré la ruine de la grande armée. Oui, c'est là une véritable épopée; la jeunesse héroïque de France est le beau héros qui périt d'une mort prématurée, malheur et désolation que nous avons déjà vus dans la mort de Baldour, de Siegfried, de Roland et d'Achille, qui tombèrent aussi victimes du destin et de la trahison; et ces héros que nous avons admirés dans l'*Iliade*, nous les retrouvons dans le poème de Ségur, nous les voyons délibérer, se quereller et combattre comme autrefois devant les portes de Scée: — quoique la casaque du roi de Naples ait quelque chose de trop bariolé, son courage dans les combats et sa témérité sont aussi grands

que chez le fils de Pélée ; le prince Eugène, noble champion, nous apparaît comme un Hector de douceur et de bravoure, Ney combat comme Ajax, Berthier est un Nestor moins la sagesse, Davoust, Daru, Caulaincourt, font revivre Ménélas, Ulysse et Diômède. L'empereur seul ne trouve pas de semblable ; dans sa tête est l'Olympe du poëme, et si, comme chef suprême, je le comparais à Agamemnon, c'est parce qu'un destin tragique l'attendait au retour, ainsi que la plupart de ses grands compagnons de gloire.

Comme les compositions de Scott, l'épopée de Ségur a un son qui nous subjugue le cœur. Mais ce son n'éveille pas l'amour pour les magnificences du passé, c'est un son dont le présent seul nous donne l'accord, un son qui nous enflamme pour ce temps actuel.

Pour nous, pauvres Allemands, nous sommes de véritables *Pierre Schlemiehl* : nous avons aussi, dans ces derniers temps, beaucoup vu, beaucoup souffert, par exemple les logements militaires et l'orgueil de la noblesse, et nous avons donné le plus pur de notre sang, à l'Angleterre par exemple, qui, encore maintenant, pour des jambes et des bras allemands emportés, paie à leurs ci-devant propriétaires une assez grosse rente viagère ; et nous avons fait en détail beaucoup de grandes choses, car si l'on additionnait nos petites actions, elles donneraient un fort total de hauts faits, comme par exemple en Tyrol ; et nous avons beaucoup perdu, par exemple notre ombre, le nom du cher Saint-Empire

romain... Et pourtant, avec toutes ces pertes, ces sacrifices, ces privations et ces hauts faits, notre littérature n'a pas acquis un seul de ces monuments de gloire comme ceux qui, chez nos voisins, surgissent chaque jour, semblables à des trophées éternels. Nos foires littéraires de Leipzig ont peu profité de la bataille de Leipzig.....

APPENDICE

Les pages précédentes ont été écrites en 1826, et l'année suivante elles furent imprimées dans le second volume de la version allemande des *Reisebilder*. En 1828 parut l'*Histoire de Napoléon Bonaparte*, par Walter Scott, et, à ma grande douleur, je vis que mon pronosticon sur ce livre s'était réalisé; aussi fit-il un fiasco complet, et depuis ce triste événement, l'étoile littéraire du grand inconnu s'est éclipcée. L'excès de travail qu'il s'était imposé pour faire face aux exigences de ses créanciers avait miné la santé de Walter Scott; néanmoins il s'évertuait à écrire encore quelques romans ennuyeux, presque insipides, et peu de temps après il mourut. A l'époque où paraissait son livre sur Napoléon, ce blasphème en douze volumes, je me trouvais à Munich, où je publiais une Revue mensuelle nommée les *Annales politiques*; c'est pour ce journal que j'écrivis l'article ou plutôt la boutade suivante que plus tard, en 1830, j'ai fait paraître dans les *Reisebilder*. Dans l'ancienne édition française de ce livre, ce morceau faisait partie d'une série de fragments intitulés l'*Angleterre*; aujourd'hui je me suis avisé de l'intercaler à l'endroit qu'il occupait dans l'édition allemande.

Pauvre Walter Scott! si tu avais été riche, tu n'aurais pas écrit ce livre, et tu ne serais pas devenu le pauvre Walter Scott! Mais les curateurs de la faillite Constable s'assemblèrent, calculèrent et recalculèrent, et, après de longues soustractions et divisions, secouèrent la tête,... et il ne resta plus au pauvre Walter Scott que des lauriers et des dettes. Alors, l'extraordinaire se fit. Le chantre de grandes actions voulut s'essayer aussi une fois dans l'héroïsme; il se décida à une *cessio bonorum*, le laurier du grand inconnu fut mis à l'enchère pour payer de grandes dettes trop connues,... et c'est ainsi que naquit dans une précipitation affamée, par une inspiration banqueroutière, la *Vie de Napoléon*, livre qui devait être bien payé par les besoins du public curieux en général, et du ministère anglais en particulier.

Louez-le, le bon bourgeois! Louez-le, vous tous, philistins du globe terrestre entier! Va le louer, toi, chère vertu des épiciers, qui sacrifies tout pour payer les billets à l'échéance... Seulement n'exigez pas que je le loue aussi, moi.

Chose admirable! l'empereur mort est encore, dans le tombeau, le fléau des Anglais, et c'est par lui que le plus grand poète de la Grande-Bretagne vient de perdre son laurier.

C'était le plus grand poète de la Grande-Bretagne, qu'on dise et qu'on objecte ce qu'on voudra. Il est vrai que les critiques de ses romans épiluchèrent sa grandeur

et lui reprochèrent de trop s'étendre, de se perdre dans les détails, de ne composer de grandes figures que par la réunion d'une infinité de petits traits, et d'avoir besoin d'une foule d'accessoires pour produire les grands effets... Mais, pour dire la vérité, il ressemblait à un millionnaire qui aurait toute sa fortune en petite monnaie et serait obligé de se faire suivre par trois ou quatre voitures de sous et de centimes quand il aurait à payer de grosses sommes. Et cependant, à ceux qui voudraient se plaindre de ce procédé insolite et de l'ennui de ramasser et de compter tant de pièces, il pourrait répondre : qu'après tout, il paie toujours la somme exigée, et qu'il est au fond aussi solvable et tout aussi riche qu'un autre qui n'aurait que de purs lingots d'or; qu'il a même l'avantage de la facilité dans l'échange, puisque cet autre ne saurait que faire de ses lingots au grand marché aux légumes, où ils n'ont aucun cours, tandis que toutes les fruitières prendront des deux mains quand on leur offrira des sous et des centimes. Aujourd'hui, cette richesse populaire du poète anglais est finie, et lui dont la monnaie était si courante qu'elle était reçue avec un égal intérêt par la duchesse et par la ravaudeuse, il est présentement devenu le pauvre Walter Scott. Son destin rappelle la tradition des fées de nos montagnes, bienfaisantes avec malice, qui donnent aux pauvres gens des espèces qui demeurent brillantes et profitables tant qu'on les emploie bien, mais qui se changent dans leurs mains en une vaine poussière dès

qu'on les veut appliquer à un usage indigne. Nous ouvrirons sac par sac le nouvel envoi de Walter Scott, et voyez! au lieu de bonnes petites pièces scintillantes et gaies, nous ne trouvons plus rien que poussière et toujours poussière. Il a été puni par les fées du Parnasse, par les muses, qui, ainsi que toutes les femmes au noble cœur, sont napoléonistes passionnées, et sont doublement révoltées par l'abus de ces trésors d'esprit, dont elles avaient fait don au grand poëte.

Le mérite et la tendance de l'œuvre de Scott ont été appréciés dans tous les journaux de l'Europe. Ce ne furent pas seulement les Français indignés, mais aussi les compatriotes consternés de l'auteur qui ont prononcé sur lui la sentence de condamnation. Les Allemands ont dû aussi s'associer à ce mécontentement. Le *Litteratur-Blatt* de Stuttgart a parlé avec un feu d'indignation mal contenu, les *Annales de Critique scientifique* de Berlin se sont exprimées avec un calme froid, et le critique, auquel ce calme coûtait d'autant moins que le héros du livre lui doit être moins cher, caractérise l'ouvrage dans cet excellent passage :

« Il n'y a dans ce récit ni fond, ni couleur, ni ordre, ni vivacité. Ce puissant sujet, perdu dans une confusion, non pas profonde, mais toute superficielle, se traîne mollement incertain, indécis et sans relief du caractère qui lui est propre. Aucun événement n'apparaît avec sa physionomie particulière; on n'aperçoit nulle part les points culminants, aucun fait n'est clair et ne ressort

dans sa nécessité; le lien n'est qu'extérieur, la portée et le sens en sont à peine soupçonnés. Une semblable manière doit éteindre toute lumière de l'histoire, et elle-même tourne ainsi au conte, non pas merveilleux, mais vulgaire. Les réflexions et les aperçus qui se mêlent au récit sont à l'avenant. Notre monde de lecteurs est depuis longtemps trop fort pour une préparation philosophique aussi mince. Les maigres proportions d'une morale qui se prend à des faits isolés ne suffisent nulle part... »

Ces défauts, et d'autres pires encore, que relève avec une grande perspicacité le critique berlinois Varnhagen de Ense, je les pardonnerais de grand cœur à Walter Scott; nous sommes tous des mortels, et le meilleur de nous peut, d'aventure, écrire un mauvais livre. On dit alors que cela est au-dessous de la critique, et c'est une affaire finie. Mais c'est une chose fort remarquable que, dans ce nouvel ouvrage, nous ne retrouvons pas du tout le beau style de Scott. C'est en vain qu'au travers de ce récit trivial et pâle, se voient éparpillés de temps à autre quelques mots rouges, verts ou bleus, en vain que les lambeaux brillants des poètes sont destinés à couvrir une nudité prosaïque, en vain que toute l'arche de Noé est mise au pillage pour fournir des comparaisons animales, en vain même que la parole de Dieu est invoquée pour protéger de sottes pensées. Il est plus remarquable encore que Walter Scott n'a pas réussi une seule fois à mettre à profit son talent de portraitiste pour saisir au

moins l'extérieur de Napoléon. Walter Scott n'a rien appris de ces beaux tableaux qui représentent l'empereur entouré de ses généraux et de ses hommes d'État, et pourtant quiconque les observe sans prévention, est frappé de ce calme tragique, de la modération antique des traits de cette figure, qui contrastent d'une manière si sublime, si divine, avec les figures modernes, agitées par les passions pittoresques du jour. Mais si le poète écossais n'a pu comprendre la figure de l'empereur, il pouvait encore moins comprendre son caractère, et je lui pardonne de blasphémer un dieu qu'il ne connaît pas. Il me faut aussi lui pardonner de tenir pour dieu son Wellington, et d'avoir, dans son apothéose, un tel accès d'adoration que, tout habile qu'il soit dans les métaphores animales, il ne sait plus à quelle bête le comparer.

Mais si je suis tolérant à l'égard de Walter Scott, si je lui pardonne le vide, les erreurs, les calomnies et les sottises de son livre, et même l'ennui qu'il m'a causé, je ne puis consentir à lui en pardonner la tendance; et cette tendance n'est pas moins que la justification du ministère anglais, au sujet du crime de Sainte-Hélène.— Dans ce procès entre le ministère anglais et l'opinion publique, comme dit le critique de Berlin, Walter Scott fait l'office d'avocat; il amalgame les chicanes du métier avec son talent poétique pour embrouiller le fait et l'histoire, et ses clients, qui sont en même temps ses patrons, auront bien dû, en outre de ses honoraires, lui

glisser encore dans la main quelque petit pour-boire.

Les Anglais n'avaient fait que tuer Napoléon, mais Walter Scott l'a vendu. C'est un véritable tour d'Écossais, un tour de pur caractère national, et l'on voit que la cupidité écossaise est toujours la même vieille et sordide cupidité, et qu'elle n'a pas changé depuis la journée de Naseby où, pour la somme de quatre cent mille livres sterling, les Écossais vendirent à ses bourreaux anglais leur propre roi, qui s'était fié à leur protection. Ce roi est le même Charles Stuart que chantent aujourd'hui si magnifiquement les bardes de la Calédonie. L'Anglais tue, mais l'Écossais vend et chante.

Le ministère anglais a ouvert dans ce but, à son avocat, les archives du *foreing-office*, et celui-ci a consciencieusement utilisé, dans le neuvième volume de son ouvrage, les actes qui pouvaient jeter un jour favorable sur son parti, et une ombre fâcheuse sur les adversaires de ses clients. Aussi ce neuvième volume, quoiqu'il ne le cède nullement aux précédents, en platitude artistique, acquiert cependant un certain intérêt : on s'attend à des pièces importantes, et comme on n'en trouve aucune, c'est une preuve qu'il n'y en avait pas qui parlât en faveur du ministère anglais, et ce contenu négatif du livre est un résultat important.

Tout le butin que fournissent les archives anglaises se borne à quelques communications assez peu croyables du très-honorable sir Hudson Lowe et de ses mirmidons. Je ne veux point examiner le fond de ces rapports; ils

peuvent être vrais, puisque le baron Stürmer, l'un des trois comparses de la grande tragédie, l'a constaté; mais je ne vois pas, même dans ce cas, ce qu'on prouverait par là, si ce n'est que sir Hudson Lowe n'était pas le seul gredin à Sainte-Hélène. C'est avec des ressources de cette espèce et de pitoyables suggestions que Walter Scott traite l'histoire de la détention de Napoléon, et il s'efforce de nous persuader que l'ex-empereur, c'est ainsi que le nomme l'ex-poète, ne pouvait rien faire de plus sensé, que de se livrer aux Anglais, quoiqu'il ait dû prévoir sa déportation à Sainte-Hélène; qu'ensuite il y a été traité d'une façon toute charmante, parce qu'il avait à manger et à boire à souhait, et qu'enfin il est mort frais et dispos, et en bon chrétien, d'un cancer à l'estomac.

Walter Scott, en faisant ainsi prévoir à l'empereur jusqu'où s'étendrait la générosité des Anglais, jusqu'à Sainte-Hélène, le justifie du reproche vulgaire de s'être laissé tellement exalter par la sublimité tragique de son malheur, qu'il prit les Anglais civilisés pour des barbares Perses, et les cuisines de beefsteaks de Saint-James pour le foyer d'un grand roi, et fit ainsi une sottise héroïque. Walter Scott fait en même temps de l'empereur le plus grand poète qui ait jamais existé, quand il nous insinue très-sérieusement que tous ces écrits mémorables qui rapportent ses souffrances à Sainte-Hélène ont été, tous et sans exception, dictés par lui-même.

Je ne puis me défendre de remarquer ici que cette partie du livre de Walter Scott, tout comme les écrits mêmes dont il parle, surtout les mémoires d'O'Meara et le récit du capitaine Maitland, me rappellent quelquefois l'histoire la plus bouffonne du monde, de sorte que l'indignation la plus douloureuse de mon âme veut tout d'un coup tourner au rire fou. Cette histoire n'est autre que les *Aventures de Lemuel Gulliver*, livre qui m'a bien fait rire quand j'étais jeune garçon, et où l'on peut lire si comiquement comme quoi les petits Lilliputiens ne savent que faire de leur grand prisonnier, comment ils grimpent par milliers sur son corps et l'attachent bien ferme avec une foule de cordes grosses comme des cheveux, quels immenses apprêts ils font pour lui bâtir tout exprès une grande maison, et comme ils se plaignent de l'énorme quantité de vivres qu'il leur faut lui fournir chaque jour, comme ils ne cessent de le noircir dans le conseil de l'État, et de déplorer qu'il coûte tant au pays, comme ils seraient bien aises de le tuer, mais comme ils le craignaient encore après sa mort, parce que son cadavre pourrait produire la peste, comment enfin ils se décident pour la générosité la plus glorieuse, et lui laissent son titre, se contentant de lui vouloir crever les yeux, etc., etc. A la vérité, Lilliput est partout où un grand homme tombe au milieu de petits hommes qui sont infatigables à le tourmenter de la manière la plus mesquine, et pour lesquels il est en retour une cause de tourments et de souffrances; mais

si le doyen Swift avait écrit son livre de notre temps, on ne verrait dans son miroir, exactement poli, que l'histoire de la captivité de l'empereur, et l'on reconnaîtrait jusqu'à la couleur des habits et du visage des nains qui l'ont martyrisé.

Il n'y a que la fin du conte de Sainte-Hélène qui soit différente : l'empereur meurt d'un cancer à l'estomac, et Walter Scott nous assure que c'est la seule cause de sa mort. Je ne veux pas le contredire là-dessus ; la chose n'est pas impossible. Il est possible qu'un homme qu'on vient de tendre sur le chevalet de la torture meure tout à coup fort naturellement d'apoplexie. Mais les méchantes langues diront que ce sont les bourreaux qui l'ont tué. Et voyez ! les méchantes langues se sont mis dans la tête de considérer la chose tout autrement que le bon Walter Scott. Quand ce brave homme, qui d'ailleurs est fort érudit dans les choses de la Bible, et cite volontiers l'Évangile, ne voit dans cette révolte des éléments, dans cet ouragan qui éclata à la mort de Napoléon, qu'un événement qui arriva aussi à la mort de Cromwell, le monde a, sur ce sujet, ses idées particulières. Il regarde la mort de Napoléon comme le forfait le plus révoltant ; l'explosion de notre douleur devient de l'adoration. C'est en vain que Walter Scott se fait l'*advocatus diaboli*, la canonisation de l'empereur mort est proclamée par tous les nobles cœurs ; tous les nobles cœurs de l'Europe, notre chère patrie, méprisent ses petits bourreaux et le grand barde qui, par son livre,

s'est fait leur complice ; les muses inspireront de meilleurs poètes pour célébrer leur héros favori, et, si les hommes viennent un jour à se taire, les pierres parleront, et le rocher du martyr de Sainte-Hélène se dressera horrible du milieu des mers, et racontera aux siècles sa légende impériale.
